d'abriter ses secrets ! Oui, c'est en pleine lumière, dans un jour éblouissant — au point qu'il soûle, mais sa chaleur, au lieu de rendre torpide, stimule, enrichit le sang, active la circulation, semble-t-il, entraîne et dresse l'homme entier[1] — c'est dans une aura de splendeur et d'audace créatrice qu'apparaît enfin, qu'émerge au midi d'une connaissance enfin libérée l'h o m m e, dieu véritable de cet univers. Mais, à peine une vision vient-elle d'assouvir en l'humanité du Christ des puissances latentes, ignorées d'elle-même[2], des virtualités infinies de jouissance et de domination, que, déjà, d'autres l'effacent, la refoulent, plus magnifiques encore. De plus en plus, l'horizon s'ouvre, comme frappé au flanc, mais c'est la vie qui en jaillit ; de plus en plus, l'universelle matrice vomit un flot de créatures, que l'homme ignore, mais qui lui clament leur allégeance... en vérité, c'est « de gloire en gloire », apparemment, que le Christ poursuit cette infernale Ascension !

Quel univers ! Quelles inexhaustibles richesses ! Pour vous et moi, la tentation serait irrésistible. A mesure que les êtres eussent défilé devant nous — sans secret, à nu, offrant à notre regard le plus intime de leur essence — notre intelligence extasiée, transfigurée au delà de ses limites terrestres, leur eût donné, avec un nom nouveau, un sens, une portée, une destinée (Gen., 2 : 19-20). Oh ! c'est besogne de démiurge ! Notre cœur, tantôt gonflé jusqu'à éclater, tantôt inerte, serré d'émotion, se fût mis à l'unisson de l'universelle harmonie. La « compassion cosmique » du Bouddha, la paternelle sympathie penchée sur les myriades d'êtres, nous l'eussions ressentie. Nos yeux fussent devenus pure contemplation, émerveillement, envoûtement déifiant : vision béatifique, *provoquée par les créatures* ; nous nous fussions perdus dans la symphonie cosmique. Et la soif de nos âmes, nous l'eussions étanchée à ce « fleuve de feu » (*Chaghigah*, 14 A ; *Béreschîth Rabba*, 78), à cette *mâya*, à cette *figura mundi* derrière laquelle se cachaient les compagnons du Grand Enchanteur. A ce philtre affolant, nous eussions goûté pour apaiser l'indicible soif de nos cœurs, bondissants cette fois comme oiselets en cage. Même déchu, souillé, asservi au « vide » (Rom., 8:20), le cosmos, l'anthroposphère, a dû paraître sublime à l'Homme parfait, à l'Homme-maximum (le mot est de Nicolas de Cuss) ; et peut-être, sous la fallacieuse lumière de la tentation, Jésus a-t-Il entrevu la bonté, la vérité, la beauté des créatures, telles que son Père les a lancées dans l'être ? L'humanité si riche du Sauveur a dû, bien plus que la nôtre n'eût pu le faire, découvrir et apprécier intensément la splendeur de cet univers, sympathiser en profondeur avec tout ce qu'elle a dû y retrouver de Dieu, du Verbe.

C'est à ce moment qu'une apostrophe éclate, claque comme un coup de feu :

1. Dans les traditions initiatiques que rapporte Éliphas Lévi, le Diable est le « grand Agent magnétique universel », le « Scribe cosmique », la « Lumière astrale » ; de nos jours, les « Polaires » ont recours à lui pour leur « oracle de lumière astrale », sorte d'*ourîm et thoumîm* sur lequel renseigne entre autres un curieux livre de « Zam Bothiva », *Asia mysteriosa*. Dans l'initiation actuelle à certaines sociétés délibérément sataniques, on pose au récipiendaire, entre autres questions, celle-ci : « Dites quel est le véritable soleil, et le rôle véritable de sa lumière ». Nos connaissances en ce domaine résultent de passé trente-cinq ans de recherches consacrées à l'occultisme, non pas à la surface, comme tels polygraphes catholiques, mais en profondeur ; nous avons eu en main des instructions destinées au seuls adeptes.

2. La conscience humaine du Christ, en sa science expérimentale et pratique, possède — outre la connaissance intuitive d'elle-même, — une connaissance empirique, dans la mesure où chaque homme se connaît comme objet, comme il connaît autrui. C'est l'une des conclusions à tirer de Luc, 2 : 52.